

## L'entraille

Joe Zerbib

---

Number 153, Spring 2017

Ses plaisirs n'ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85405ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Zerbib, J. (2017). L'entraille. *Moebius*, (153), 25–30.

# L'ENTRAÎLLE

Joe Zerbib

Une murène était lasse de ses croisières horizontales. Elle traînait depuis six ans par six mètres de fond, dissimulée dans les mêmes récifs, au voisinage des mêmes créatures.

Au cœur d'une nuit sans lune, la murène quitta sa tanière et longea le fond de l'océan dans une direction quelconque. Son corps effilé ondulait dans l'eau comme une écharpe au vent. On eût dit qu'elle y mettait du style. La tête monstrueuse était comme halée du fond de l'horizon par un fil invisible. Le reste du corps suivait : trois mètres d'une étoffe poisseuse, couverte de taches orangées. Ses petits yeux ronds et jaunes étaient pratiquement ornementaux : les murènes naviguent à l'odorat. Dans sa gueule pourrissaient vingt-sept dents mal alignées. Elle l'entrebâillait souvent pour faire circuler l'eau dans ses branchies, paraissant malgré elle couvrir une colère chronique.

La murène voguait donc sans but, heureuse d'errer loin des méandres des hauts-fonds. Une immense plaine de sable s'ouvrit sous son vol. Elle ne l'avait jamais parcourue.

Un gros mérou croisait lui aussi dans l'eau noire, parallèlement. Les deux poissons s'évaluaient à distance, impassibles. Si la murène avait des airs de cerf-volant, le mérou tirait sur le zeppelin. Ils voyagèrent ainsi sur plusieurs kilomètres, avec ce flegme propre aux animaux marins qui laisse penser qu'ils ne dorment jamais.

Le mérou vira soudainement de bord et s'évapora dans l'épaisseur. La murène sentit la proximité d'un vide. Les eaux se firent plus froides, plus inodores. Les courants marins accusaient une absence de vie. Sous son corps le fond se déroba ; elle survolait un abîme.

La murène s'arrêta. Elle resta quelques heures en lévitation au-dessus du gouffre. Elle fut prise d'un vertige. Des odeurs inconnues émanaient des profondeurs. La murène ouvrait grand la gueule pour mieux boire ces vapeurs lointaines. Elle ne sut pas les déchiffrer. Mais elles imprimèrent en elle une soif nouvelle. La murène entra dans une somnolence habitée par la pensée du gouffre, un demi-sommeil voué tout entier à faire entrer le noir en elle.

Soudain, la murène se laissa aimer. Elle plongea en ligne droite vers les profondeurs. Pour s'abandonner au vide, il fallait encore y nager. Elle y tomba de toutes ses forces. Sur les premiers mètres, l'eau n'opposa pas de résistance. L'obscurité du gouffre n'ajoutait rien à celle de la nuit. Mais peu à peu, la murène sentit une force qui compactait son corps de tous côtés. Chaque vertèbre supportait une contrainte. En même temps, l'air se raréfiait. Elle dut ralentir sa descente et adapter sa respiration, pour ne pas suffoquer.

L'abîme révélait ses lois absurdes par un dégradé infini. La murène les acceptait d'autant mieux. Et chaque nou-

velle douleur se doublait d'une joie, une euphorie des métamorphoses.

À chaque pause qu'elle prenait, la murène peinait à distinguer le haut du bas. Pourquoi n'avait-elle pas longé la paroi du gouffre ? Elle s'était privée d'un précieux garde-corps contre le vide.

Les effluves, de plus en plus acides, trahissaient la direction des bas-fonds. La murène flairait maintenant des formes de vie. D'abord des esquisses olfactives, très incertaines. Puis des mouvements désordonnés. Toute secousse, dans cette absence de courant, signalait la proximité d'un être vivant. Elle sentit enfin, tout près de sa gueule, un poisson sphérique à demi transparent. Elle n'en avait jamais vu de semblables. Le petit animal, presque un mollusque, planait en tournant sur lui-même, indifférent à la murène. Elle aurait pu le dévorer. Mais sa forme et sa couleur la firent douter.

Plus bas, elle croisa la course d'une chose lumineuse. Un gros ver coiffé d'un palmier multicolore, qui l'ignora également.

Enfin, elle repéra une petite crevette bleue. Une diode clignotait au bout de ses antennes. Sa carapace gélatineuse dissimulait à peine la merveilleuse mécanique de ses organes. Dérivant sans conscience, les viscères déshabillées, elle agaça la murène qui l'engloutit sans la mâcher.

À cette heure tardive de la nuit, la murène s'employait normalement à dépecer un poulpe ou quelque poisson charnu. La crevette bleue avait transité dans son gosier sans y laisser aucune saveur. La murène n'avait jamais digéré quelque chose de semblable ; son estomac en pâtit. Elle dut interrompre à nouveau sa descente. Un picotement étrange courait le long de sa nageoire dorsale. Ses yeux

s'écarquillaient d'eux-mêmes, cherchaient à s'échapper de leurs orbites. Elle ouvrait la bouche toujours plus grand, pour capter le peu d'air dilué dans les eaux abyssales. La pression colossale compactait maintenant son corps et semblait influencer sur sa morphologie. Son crâne se vidait de ses pensées de surface, chassées par une migraine qui était la voix du gouffre.

Mais chaque douleur se doublait d'une joie. La murène découvrit une nouvelle manière de nager : une sinusoïde plus compacte, qui lui faisait gagner en vitesse et en élégance. Ses yeux, autrefois superflus, distinguaient maintenant de petits êtres presque invisibles. Son odorat devint plus subtil, son cuir plus lisse.

Tandis qu'elle s'appropriait ces nouvelles facultés, la murène ingurgitait cent nouvelles formes de vie. Mini poulpes orangés aux oreilles d'éléphant, calamars sans tentacules, concombres de mer luminescents, têtards et algues excentriques, poissons comètes, lamproies albinos...

Le jour s'était levé, à la surface. Ici, l'épaisseur n'en laissait rien filtrer. C'était la nuit éternelle, pareille à l'espace intersidéral. La murène poursuivait sa descente dans ce bain de sensations nouvelles, que plus rien ne rattachait à sa vie antérieure. Les poissons ne croient pas aux arrièremondes. Pourtant l'abîme avait tout d'un au-delà.

Venu d'on ne sait où, un vrombissement voyageait dans les ténèbres. Une nappe de basses fréquences qui fluctuaient sans s'accorder. Quelque chose dans le corps de la murène vibrait en cadence avec ce soupir des bas-fonds et la poussait à plonger encore. Son paysage olfactif s'épanouit davantage. Elle distinguait désormais plusieurs sortes d'effluves, chacun lié à une couleur. L'eau noire était

bigarrée par ces fluides comme des encres mal diluées. D'autres coups de pinceau sabraient la noirceur, peut-être des ondes, et des îlots huileux gonflaient en dérivant. La transhumance de rares bulles d'air lui rappelait l'existence d'une surface. Parfois, la course aveugle d'un siphonophore urticant imposait une bifurcation à la murène. Elle traversait des volutes de plancton, où de minuscules êtres géométriques s'agrégeaient en moucharabiehs spongieux, qui scintillaient comme une métropole vue du ciel.

La murène était née femelle. Mais pendant cette longue plongée dans les bas-fonds elle s'était vu croître un pénis, qui avait fini par tomber. Sa peau désormais blanchâtre formait une carapace d'où saillaient des excroissances aléatoires. De nouvelles bactéries peuplaient son épiderme et avaient formé des agrégats cartilagineux. Ses yeux livides, devenus énormes, sortaient de leurs orbites. Sa gueule ne fermait plus : le monstre perçait l'obscurité en avalant tout ce qui se présentait. Une antenne lui avait poussé sous le menton, de laquelle surgissait parfois un éclair. Sa nageoire dorsale avait désormais des épines. D'autres nageoires minuscules avaient poussé sur ses flancs. La murène ne sut jamais en tirer parti.

De ce déluge d'êtres vivants qu'elle avait traversé, il ne restait plus qu'une flore intestinale. Une infinité de micro-organismes grouillait sans ennemis. La murène, incapable de fermer sa mâchoire, laissa entrer cette foule visqueuse dans son corps. De nouvelles images en surgirent, et de nouvelles douleurs.

La murène perdit sa nageoire dorsale, rongée par un mucus orangé. Ses dents tombèrent une à une. Se nourrissant exclusivement de plancton, elle n'en avait plus

l'utilité. Ses deux yeux se décrochèrent bientôt. Elle ressemblait maintenant à un gros ver.

Chaque douleur se doublait d'une joie. Le monstre poursuivait son pèlerinage vers le fond des choses, persuadé que cette métamorphose n'en était qu'une étape. Mais quand sa tête se décrocha de son corps, la murène poussa un cri. Qui donc l'avait sacrifiée sur l'autel du vide ?

Sa tête inerte tombait encore, digérée par des sucs multicolores. Elle avait voulu plonger dans l'abîme. C'était l'abîme qui s'insinuait en elle par tous les pores de sa peau et jusqu'au fond de son âme.